

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et

va ton chemin.



Bulletin de l'Union-Allet

Vol. X.

MONTRÉAL, NOVEMBRE 1883.

No. 11.

SOMMAIRE.

1. REVUE MENSUELLE DES INTÉRÊTS CATHOLIQUES.
2. MENTANA. (Suite.)
3. LE CLERGÉ ET LE SERVICE MILITAIRE.

4. LE PRÉTENDU SCANDALE DE LA DÉCADENCE DES RACES LATINES.
5. DEUX TOMBEBEAUX DE RELIGIEUSES.

Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

Asie.—Le grand Pontife qui gouverne l'Eglise jette de nos jours un regard de sollicitude vers l'Orient. L'Asie d'où nous vint la lumière, est assoupi dans le schisme, elle se réveille et donne les plus belles espérances.

L'Arménie, la Syrie voient accourir des légions d'apôtres. Partout des missions s'organisent et des écoles se fondent; une université à Beyrouth, des écoles et des stations à Damas, à Alep, à Zalje, à Saïda, à Bikfaïa, et sous la puissante action des trois ordres religieux, aidés des frères des écoles chrétiennes, l'Orient voit s'accréditer la croyance que l'heure de la miséricorde a sonné pour cette terre si riche en grandes traditions.

Le sang des martyrs féconde cette terre déjà si riche en souvenirs religieux. Nous trouvons dans les *Missions Catholiques* le récit suivant :

"Ké So, 16 août 1883.—Le 10 mai au soir, trois nouveaux missionnaires arrivent juste à temps pour assister le lendemain, fête de la Trinité, à mes noces d'argent de prêtrise. Ce renfort me causait d'autant plus de plaisir que, dans quelques mois, j'avais à envoyer des secours aux confrères qui travaillent au Laos, au milieu des fatigues et des tribulations.

"Deux jours après, je recevais une lettre de Nam-Dinh; les nouvelles suivantes me frappaient comme un coup de foudre: "M. Béchet a été arrêté avec trois catéchistes et quatre chrétiens qui l'accompagnaient. Après un court interrogatoire, le Père a eu la tête tranchée et les sept hommes de la suite ont subi le même sort."

"M. Béchet, fatigué depuis trois mois par une maladie

qui menaçait de tourner à la phthisie, était allé, dans le but d'utiliser un repos forcé, visiter quelques chefs-lieux de paroisses dans la province de Nam Dinh. Ne comprenant pas sans doute le danger auquel il s'exposait, après avoir dit la sainte messe, le jour de la Trinité, dans la paroisse de Ké Dai, il en était sorti avec l'espoir de rencontrer M. Girod.

"Un peu avant midi, en passant dans le grand village de Lé Hou, il y trouva un groupe de soldats qui, comptant sur une forte récompense, s'emparèrent de lui et le livrèrent avec toute sa suite à leur chef, ennemi juré de la religion chrétienne. Il est bon de noter que le nouveau général de la province de Nam Dinh, envoyé par le roi pour essayer de se s'emparer de la citadelle prise dernièrement par les Français, venait de lancer une circulaire promettant trente barres d'argent (environ trois mille francs), à quiconque lui amènerait un Français.

"Le mandarin, auquel M. Béchet a été livré, est fils de Heang-lam-Dam qui, en 1874, fut le principal auteur des désastres de nos chrétiens. Ce chef, d'un grade élevé, demanda au Père qui il était, ce qu'il faisait, où il allait, et parla de suite de le mettre à mort.

"M. Béchet répondit qu'il était prêtre missionnaire, que sa seule fonction était de prêcher la religion et non de faire la guerre.

"Le mandarin ordonna de lui trancher la tête ainsi qu'aux trois catéchistes et à deux chrétiens de sa suite. Un autre chrétien des environs, qui était en train de cueillir des fleurs pour les offrir à la sainte Vierge, puisque nous-sommes en plein mois de Marie, fut reconnu à son scapulaire.

“ On lui demanda s'il était chrétien, et, sur sa réponse affirmative, il eut aussi la tête tranchée. Quelques instants après un quatrième chrétien fut reconnu comme tel et livré au mandarin, qui voulut lui faire abandonner la foi. Sur son refus formel, il fut pareillement décapité.

“ Voilà, en quelques instants, huit têtes tombées sous le sabre de ce mandarin qui, comme ses frères, a reçu, en héritage paternel, la haine de Dieu avec la soif du sang des prêtres et des chrétiens.

“ La nouvelle de ce véritable massacre a jeté la consternation parmi les néophytes; on craint partout que ce ne soit le renouvellement des malheurs de 1874.

“ Je me suis empressé de demander justice au commandant français de Nam-Dinh. Il est urgent que ce crime soit suivi d'une répression sévère, pour empêcher nos ennemis, les lettrés, d'imiter un si funeste exemple, et pour montrer aux populations que les Français ne restent pas spectateurs indifférents de l'assassinat d'un missionnaire et de chrétiens, mis à mort sans autre motif que la haine religieuse.”

Au Japon, les conversions se poursuivent; le gouvernement n'y est plus hostile et parfois même veut bien se montrer favorable.

Toutefois, les lois contre le christianisme ne sont pas abrogées, et un tribunal japonais, à la suite de la dénonciation d'un bonze, les appliqua il y a quelques mois à un père de famille qui n'avait pas voulu laisser ensevelir selon les rites bouddhistes sa fille morte en chrétienne. Le père fut condamné à une amende, et le cadavre de la défunte déterré et porté dans une pagode. Dans la Corée, une importante transformation politique est commencée et le parti progressiste, aidé du gouvernement, gagne du terrain. Un troisième port sera bientôt ouvert aux Japonais; beaucoup de Coréens vont au Japon étudier les arts et l'industrie européens, et à Seoul, cent soldats font les exercices militaires à la française, sous le commandement d'officiers japonais; tout semble donc préparé pour l'introduction du christianisme dans le pays. Au surplus, l'on se montre disposé à en profiter et divers navires européens apparaissent dans les eaux de la Corée cherchant à établir des relations avec le gouvernement.

Les chrétiens y jouissent de beaucoup de tranquillité; un missionnaire tombé par hasard entre les mains des satellites, avec deux catéchistes, fut mis en liberté, après trois jours d'arrestation, par ordre du gouverneur de la province. Nous pouvons déjà entrevoir le jour où Mgr. Ridet rentrera au sein de son Eglise pacifiée.

L'Asie, en général, se montre docile au Vicaire de Jésus-Christ. Dans ce vaste continent, de nombreuses épreuves s'opposent encore à l'action du missionnaire; et si la famine n'y sévit plus avec autant d'intensité, il n'en reste pas moins quantité d'orphelins et de pauvres à secourir. Et pendant que le ministre protestant se présente avec ses richesses, les prêtres catholiques n'ont qu'à faire le partage de leur pauvreté et attendre des catholiques d'Europe les moyens de faire face à tant de besoins.

MENTANA.

(Suite.)

La nouvelle apportée par les éclaireurs de la présence de l'armée garibaldienne à Mentana fut accueillie par des acclamations enthousiastes aux clairons qui sonnaient la marche. Derrière l'avant-garde marchaient, dans l'ordre suivant, le général Kanzler et son magnifique état-major, le reste des zouaves, les carabiniers, les légionnaires, l'artillerie, les dragons, le génie, les ambulances et les gendarmes; à un kilomètre en arrière venait la brigade de Polhès.

La route, à partir de Capo-Bianco, serpentant à travers des terrains accidentés, favorables aux embuscades, le général de Courten alla prendre lui-même la direction de l'avant-garde, accompagné de ses aides de camp, les lieutenants marquis de Pietramellara, comte de Maistrè et baron de Terves.

De Capo-Bianco à Torricella la route monte considérablement. Elle traverse alors un plateau qui s'étend jusqu'à 2,000 mètres de Mentana, à un endroit où se trouve un petit ermitage (Romitorio). Là elle descend assez brusquement et remonte ensuite, en faisant une courbe vers l'ouest, entre des collines élevées et couvertes de broussailles jusque près de Mentana. A droite est le mont Santucci, précédé des côtes boisées de l'Imaginella. A gauche se trouve le Cervo-Cavaliere, qui s'étend jusqu'à Mentana et sur les flancs duquel est le bois de Cianfrone. En approchant du bourg, les vignes succèdent aux taillis. Sur une colline de droite se trouve la vigna Santucci, vignoble avec bâtiments. Plus loin, d'autres vignobles, également avec bâtiments; puis un chemin qui mène, par une pente rapide, sur le plateau. Quelques maisons de paysans se trouvent le long de la route, au pied de la colline, dont l'inclinaison, d'abord assez douce, devient bientôt raide et d'une montée difficile. Sur les collines de gauche se trouvent aussi plusieurs habitations rurales. Toutes ces maisons étaient crénelées, occupées par les garibaldiens et présentaient pour eux des points d'appui sérieux, au milieu des vignes, des enclos et des ravins.

Lorsque l'on arrive dans l'antique et célèbre Nomentum, réduite aujourd'hui à une population de 700 âmes, on découvre tout d'abord, sur la gauche de la route, le château des princes Borghèse, ce dernier vestige de sa grandeur passée, vaste et solide édifice, avec tours et donjon, tel qu'on en construisait lorsque chaque château était une forteresse, et qui domine tous les environs et en particulier la *via Nomentana*. Derrière le château-fort est un massif de bâtiments où se trouvent un palais des princes Borghèse, construit au seizième siècle, l'église paroissiale et quelques maisons. Tout ce bloc de bâtiments est protégé au nord, à l'ouest et au sud par un talus inaccessible. A la hauteur du château commence une longue rue, bordée de maisons des deux côtés, s'étendant ensuite au nord et formant une sorte de faubourg très allongé, jusqu'à la bifurcation des routes de Monte-Rotondo et de Gattaciera, à l'église des Saints. A la droite de ce faubourg se trouve un grand bâtiment isolé, sur une hauteur qui domine le village et le château même. La population, si considérablement diminuée, n'est plus en proportion de l'étendue du bourg; pourtant il y a dans le faubourg quelques habitations modernes, qui lui donnent un aspect plus riant que celui du bourg même, dont les rues étroites et les maisons en ruines attestent la décadence.

Lorsque les pontificaux, après avoir franchi le Romitorio, eurent tourné sur leur gauche, ils se trouvèrent en face des positions occupées par les garibaldiens, et, du premier coup d'œil, ils purent se rendre compte des obs-

tacles qu'ils allaient avoir à vaincre. A midi, Garibaldi, venant de Monte-Rotondo, avait fait son entrée dans Mentana, autour de laquelle se trouvaient déjà groupés la plupart de ses bataillons. Son armée était divisée en six brigades, de trois ou quatre bataillons-chacune, commandées par Salomone, Frigyesi, Valzania, Cantoni, Paggi et Elia. En fait de cavalerie, Garibaldi n'avait que quelques guides, commandés par son fils Ricciotti, et toute son artillerie se composait des pièces prises sur les pontificaux à Monte-Rotondo, car on ne peut donner le nom d'artillerie à deux misérables petites pièces de montagne, canons en miniature de 75 centimètres, véritables jouets d'enfants, dont les garibaldiens avaient en vain cherché à faire usage à l'attaque de Monte-Rotondo. A midi et demi, toute l'armée garibaldienne était déployée en ordre de bataille autour de Mentana et y occupait les positions les plus avantageuses, tant pour la défense que pour l'attaque, et tant pour la poursuite que pour la retraite vers Monte-Rotondo, base de ses opérations. Si Garibaldi et son état-major avaient commis bien des fautes graves depuis quelques jours, ils avaient du moins choisi avec beaucoup d'intelligence le champ de bataille où devait avoir lieu la lutte suprême.

Un peu après midi et demi, le dragon Arduino, détaché en éclaireur d'extrême avant-garde, se trouva en face d'une embuscade garibaldienne, qu'un paysan avait signalée à M. de la Rochette, dans les bois situés à la hauteur de Romitorio, sur la gauche de la *via Nomentana*. Il déchargea son mousqueton, essuya une décharge qui ne l'atteignit pas, et se rabattit au galop sur l'avant-garde. La bataille de Mentana était commencée.

L'avant-garde garibaldienne, qui occupait les bois et les collines des deux côtés de la route, était formée des trois bataillons de carabiniers génois, commandés par le capitaine Stallo, le major Burlando et le colonel Missori, et était sous les ordres supérieurs de ce dernier. C'était l'élite de l'armée garibaldienne. Menotti, qui l'accompagnait, se hâta de faire occuper la Vigna Santucci par le bataillon du major Ciotti, et rentra à Mentana pour y chercher les ordres de son père, qui prit aussitôt ses dernières dispositions de combat.

Dès que la présence des garibaldiens eut été constatée par les premiers coups de feu, le général de Courten, qui se trouvait avec l'avant-garde, la lança à l'attaque. La compagnie d'Albiousse (1^{re}) pénétra dans les bois à gauche de la route, d'où était partie la fusillade ennemie; la compagnie Thomalé (2^e) gravit les hauteurs de droite, déployée en tirailleurs; la compagnie Alain de Charette (3^e), appuyée par la compagnie Le Gonidec (4^e), marcha sur la route en colonne par sections, à la hauteur des deux premières, pour les relier entre elles. Le corps principal suivait de près. Quelques instants d'une fusillade vive et bien dirigée suffirent à déloger l'ennemi, malgré sa supériorité numérique, et à le rejeter sur les hauteurs, où la 1^{re} et la 2^e compagnie le suivirent. Arrivée au bord du plateau de droite, la compagnie Thomalé se trouva en face de deux bataillons de garibaldiens, déployés dans un vaste champ parsemé d'arbres, derrière lesquels s'abritaient les tirailleurs, et elle essuya un feu si nourri qu'elle fut obligée de s'arrêter. Une seule compagnie ne pouvait évidemment se déployer sur le plateau et en chasser un ennemi si supérieur; la compagnie de Moncuit (5^e du 1^{er}) et la compagnie de Veaux (6^e du 2^e) vinrent donc renforcer la compagnie Thomalé. Néanmoins, le feu des garibaldiens était tel que, pour la première fois, les zouaves hésitèrent à franchir la crête et à se montrer à découvert. En ce moment, arriva le lieutenant-colonel de Charette, suivi de la compagnie Lefebvre (6^e du 1^{er}). Il fit mettre les sacs à terre et commanda l'attaque à la baïonnette;

puis, pour mieux entraîner ses troupes par la puissance de l'exemple, il se mit à leur tête, leur montra l'ennemi du bout de son épée, et le visage étincelant d'enthousiasme et de bravoure, il s'écria: "En avant, zouaves, à la baïonnette; si vous ne venez pas, j'irai tout seul!" Cette attitude épique, ces paroles ardentes étaient plus qu'il ne fallait pour faire disparaître une hésitation d'un instant; les zouaves poussèrent des cris frénétiques de: "Vive Pie IX! vive le colonel! en avant!" et, suivant l'héroïque de Charette, ils s'élançèrent sur l'ennemi avec un élan indescriptible. En un instant les garibaldiens furent atteints, culbutés à la baïonnette, rejetés et poursuivis, sans pouvoir se rallier, de colline en colline, de buisson en buisson, de maison en maison. Les portes des maisons étaient enfoncées, et tous les ennemis qui s'y trouvaient renfermés étaient massacrés ou faits prisonniers. Une longue ligne de cadavres ou de blessés marquait la trace de cette charge furieuse, et l'on distinguait par leur amoncellement les endroits où les garibaldiens avaient essayé de se reformer et de résister à leurs formidables adversaires. Jamais les zouaves ne s'étaient montrés plus terribles; ils avaient voulu effacer dans le sang ennemi jusqu'au souvenir d'une hésitation qu'ils n'avaient jamais connue jusqu'alors. Malheureusement, par leur élan même, leurs compagnies s'étaient rompues, et le colonel Allet, qui les avait rejointes, s'efforçait en vain d'y remettre de l'ordre. A l'aspect de l'ennemi se reformant ou de renforts entrant en ligne, les zouaves oubliaient tout, n'écoutaient plus leurs officiers et se ruaient sur leurs adversaires, qu'ils écrasaient en un moment. En présence d'un ennemi plus sérieux, mieux organisé et mieux armé, cet excès d'ardeur et de bravoure eût été une témérité fatale et eût entraîné probablement les plus grands désastres. Heureusement pour les zouaves, ils connaissaient bien leurs adversaires, et leur témérité, loin de leur nuire, leur fut extrêmement utile. Les garibaldiens, quoique bien plus nombreux sur ce point, furent tellement décontenancés, tellement ahuris de cette poursuite épouvantable qui ne leur laissait pas un instant de répit pour se refaire, qu'ils ne purent ni se rendre compte de la faiblesse numérique des zouaves, ni profiter des obstacles du terrain, ni seulement faire un feu dirigé avec quelque sang-froid. Il en résulta que les zouaves n'eurent dans cette première attaque que six hommes hors de combat.

Cependant le général Kanzler, avec son état-major, avait gravi les hauteurs derrière les zouaves, et il avait assisté à leur charge. Les acclamations des troupes signalaient sa présence. De la place où il se trouvait alors, il distinguait parfaitement toute la gorge que parcourt la route jusqu'à Mentana, et aurait pu voir Garibaldi, qui, dans ce moment même, la traversait à cheval et haranguait ses troupes.

Cette gorge se rétrécit considérablement entre la Vigna Santucci et le mont Guarnieri qui lui fait face, sur la gauche de la route. Du premier coup d'œil le général comprit que la Vigna Santucci était la clef de la position ennemie en avant de Mentana, et qu'il était indispensable de s'en emparer, pour atteindre Mentana par le plateau qui la domine à l'est, au lieu de l'attaquer par la vallée, sous un feu plongeant et croisé. Il ordonna à M. de Charette de l'enlever; puis il se rendit sur la gauche de la route, où la compagnie d'Albiousse, soutenue par la 1^{re} compagnie de carabiniers (capitaine Wasescha), venait d'enlever une ferme située sur une hauteur boisée, position admirablement disposée pour permettre à l'artillerie de battre la Vigna Santucci. Le général y fit mettre immédiatement en batterie une des pièces de l'avant-garde, commandée par le maréchal des logis comte Bernardini, qui avait sollicité et obtenu l'honneur de tirer

le premier coup de canon. Le feu bien dirigé de cette pièce appuya efficacement le mouvement de M. de Charette.

L'attaque était difficile, en effet. La Vigna Santucci, grand bâtiment percé de nombreuses fenêtres, changées en meurtrières, couvert de plantations et entouré d'un vignoble enclos d'un mur élevé, était occupé en forces par le bataillon de Ciotti, auquel s'étaient joints quelques débris des bataillons abîmés par les zouaves. Outre le feu direct qui partait de la Vigna Santucci et de ses dépendances, les assaillants avaient à souffrir sur leur flanc gauche une fusillade fort incommode, que dirigeaient sur eux les garibaldiens occupant, de l'autre côté de la route, le mont Guarneri. Il était donc important d'occuper cette dernière position avant de commencer l'attaque principale.

M. de Charette y lança la compagnie de son frère Alain, qui escalada avec un élan admirable les flancs escarpés et boisés de la colline et en délogea les garibaldiens, en leur faisant subir de grandes pertes. Son flanc gauche ainsi dégagé, M. de Charette dirigea contre la Vigna Santucci ses compagnies de zouaves, appuyées sur leur droite par les cinq compagnies de carabiniers disponibles.

Les garibaldiens qui occupaient les flancs boisés des collines se battaient bravement et avec beaucoup d'ordre, néanmoins ils furent rejetés derrière le mur d'enceinte. On pouvait craindre d'y rencontrer une résistance acharnée; mais, démoralisés par la vue des zouaves, qui s'élançaient à la baïonnette, et des carabiniers, qui débordaient leur gauche; ébranlés par les boulets qui leur arrivaient de l'autre côté de la route, les garibaldiens lâchèrent pied au premier choc et se réfugièrent en partie dans le bâtiment, poursuivis de près par les zouaves. Là il y eut une résistance plus sérieuse, mais qui ne dura que quelques instants. Les portes furent bientôt enfoncées à coups de hache, et les premiers garibaldiens rencontrés tombèrent sous les baïonnettes. Le reste déposa les armes. Ce succès important ne coûta que peu de monde aux pontificaux. Malheureusement, le brave capitaine de Veaux, ce vétéran de Castelfidardo, y fut glorieusement tué d'une balle au travers du cœur. Son lieutenant de Fabry se tourna vers lui pour lui demander un ordre, lorsqu'il le vit tourner sur lui-même et tomber raide mort sans seulement pousser un cri. A quelques pas de là, le colonel de Charette tombait avec son cheval percé de trois balles. Ses soldats le croyaient atteint et accouraient le relever, lorsqu'à leur grande joie, il se releva tranquillement et continua à donner ses ordres avec un inaltérable sang-froid. Un autre cheval lui fut amené, et il alla rejoindre le général sur la gauche de la route.

Là le combat continuait avec fureur. Les compagnies d'Albionne et Wasescha, renforcées de la compagnie Alain de Charette, avaient enlevé, buisson par buisson, tous les bois du Cianfrone, occupés par les bataillons de Burlando et de Missori. Elles avaient laissé derrière elles le terrain couvert de morts et de blessés, garibaldiens pour la plupart. Un moment leur position parut critique. Les garibaldiens avaient débordé leur gauche et s'y étaient installés dans un bois épais, d'où ils dirigeaient un feu dangereux sur leur flanc. En ce moment, survint heureusement la légion d'Antibes, qui avait gravi les collines un peu plus en arrière et était venue se placer à leur gauche, en débordant l'ennemi à son tour. Les garibaldiens furent ainsi entièrement délogés des pentes et des bois, et les pontificaux purent déboucher sur le plateau découvert et parsemé seulement de quelques oliviers, qui descendent en pente douce vers Mentana. Ce fut alors le tour des garibaldiens à être foudroyés à découvert, pendant leur retraite, par un ennemi abrité; les feux croisés des pontificaux firent de grands ravages

dans cette masse compacte, qui s'enfuyait en désordre dans le bourg.

Il était alors deux heures passées; toute la première ligne des garibaldiens était enlevée, mais le succès principal était la prise de la Vigna Santucci, qui dominait tous les environs. Le général Kanzler y établit sur le champ son quartier général et prit ses dispositions pour achever la victoire par la prise de Mentana.

Le combat fut alors suspendu pendant quelques moments, et l'on en profita pour relever les blessés et les transporter à l'ambulance, que madame Stone et les sœurs, aidées des infirmiers volontaires et militaires, avaient déjà installés au Romitorio. Les pontificaux avaient déjà fait des pertes douloureuses, mais celles des garibaldiens étaient au moins décuplées des leurs en ce moment.

Les garibaldiens, si maltraités, étaient de tous côtés rejetés dans Mentana. Garibaldi, résolu à prolonger sa résistance à outrance, disposa ses troupes de la façon suivante. La brigade Frigyesi occupa le château, le bourg et les barricades; la brigade Elia occupa les hauteurs à l'est, appuyée par les brigades Paggi et Volzania; la brigade Cantoni se tint à l'extrémité du faubourg, sur la route de Monte-Rotondo. La position de la brigade Salomone n'est pas bien connue. Quant à l'artillerie, elle fut placée en arrière du bourg, sur le mont San-Lorenzo. Les généraux alliés ont trouvé ces dispositions fort bien conçues.

De son côté, le général Kanzler plaça un obusier à gauche de la route, contre la ferme située sur le mont Guarneri, en face de la Vigna Santucci, d'où l'on domine le château de Mentana.

Quelques instants après, deux canons français, escortés par deux compagnies de chasseurs à pied, vinrent se placer auprès de cet obusier, et les trois pièces dirigèrent leur feu alternativement contre le château et contre l'artillerie garibaldienne placée derrière le bourg, au mont San-Lorenzo, et contre les troupes qui la soutenaient. Une quatrième pièce fut mise en batterie sur la route même, un peu en avant des premières et à 500 mètres environ du village, à l'endroit dominant où la route commence à descendre vers celui-ci. Enfin la 3e section de la batterie Polani, établie à la Vigna Santucci, vint croiser ses feux avec ceux des quatre premières pièces.

Sous la protection de cette artillerie, fort habilement dirigée, l'infanterie reprit son mouvement vers Mentana, les carabiniers par la route et les zouaves par le plateau pour déborder et tourner le bourg à l'est.

Les zouaves, en partie déployés en tirailleurs, chassèrent les garibaldiens devant eux jusqu'à un grand bâtiment appelé Conventino (le petit convent). Ils s'en emparèrent et prirent aussi des fours à chaux, situés au pied de la montée qui va jusqu'à Mentana. A partir de ce point, le terrain s'élève en pente rapide et boisée par places, jusqu'au plateau qui domine le village et où les garibaldiens avaient accumulé leurs forces principales, appuyées par les feux partant des maisons et du château.

Pendant ce temps les carabiniers s'avançaient en deux colonnes.

La 6e, la 7e et la 8e compagnie (capitaines Epp, Russel et In-Albon) prirent à droite par le Vicolo-della-Fornace, gravirent la hauteur, suivirent le chemin du Conventino et marchèrent vers la Rocca, en traversant les bois d'oliviers qui en couvraient les abords.

La 2e et la 5e compagnie (capitaine Stoëklin et lieutenant de Buttet, remplaçant le capitaine Meyer, blessé aux monts Parioli) suivirent la grande route et essayèrent, en approchant du bourg, un feu tel qu'elles furent obligées d'appuyer à droite pour s'abriter derrière les plis

de terrain du versant sud des hauteurs. Les 3 autres compagnies durent également s'arrêter aux oliviers.

Les deux armées formaient en ce moment deux lignes parallèles, du sud au nord : les carabiniers et les zouaves déployés le long du Vicolo della Fornace, jusqu'à la bifurcation des chemins de Saint-Antoine et de Saint-Angelo ; les garibaldiens occupant en seconde ligne toutes les maisons du bourg et ayant en première ligne des forces considérables sur les hauteurs qui le dominent. La position des garibaldiens était très-forte, et, pour s'en emparer sans trop de pertes, il eût évidemment fallu l'écraser d'abord sous les feux convergents de toute l'artillerie alliée et l'enlever ensuite par une attaque générale énergiquement conduite, lorsque les défenseurs auraient été décimés et démoralisés par la canonnade. C'était là ce que projetait le général Kanzler, mais malheureusement la bravoure trop ardente des zouaves ne permit pas de conduire cette action avec la méthode nécessaire.

A la vue des garibaldiens accumulés sur les hauteurs et qui servaient de cible aux artilleurs pontificaux et français, il fut impossible aux colonels Allet et de Charlette de contenir leurs soldats, de façon à laisser à l'artillerie le temps de compléter son œuvre. Ils n'écoutaient plus ni la voix de leurs officiers ni les sonneries des clairons. La compagnie de Veaux, qui brûlait du désir de venger son chef, s'élança la première avec fureur, et les autres la suivirent avec un enthousiasme indescriptible, semblables aux anges de la justice divine. Ce fut encore une charge terrible au travers des massifs d'oliviers et des boussailles, dont les garibaldiens furent délogés à la baïonnette. Tout ce qui se trouvait sur le plateau fut ainsi massacré ou balayé et rejeté dans les maisons du bourg, avec une vigueur et une rapidité d'autant plus remarquables que les garibaldiens se battaient avec la plus grande énergie. Mais tout l'élan des zouaves était impuissant contre des murailles vomissant une grêle de balles, qui faisait à chaque instant de nouvelles victimes. Quelques-uns d'entre eux cependant parvinrent à s'approcher des premières maisons, le long du chemin du Conventino et à se poster derrière des meules de paille et de foin, d'où ils tiraillèrent contre les défenseurs des maisons. Ils en furent délogés par une sortie de l'ennemi ; mais appuyés par le major de Lambilly, à la tête des compagnies Lefebvre, de Moncuit et Le Gonidec, si vaillamment conduites par leurs chefs, ils les reprirent et y installèrent de nouveau. Plusieurs fois perdues et reconquises, au prix du sang le plus précieux, ces meules, entourées de morts et de blessés, furent disputées jusqu'au soir, avec un acharnement furieux. Le gros des zouaves occupait le haut du plateau et échangeait de là une fusillade incessante avec les garibaldiens qui garnissaient les fenêtres et les toits des maisons.

Pendant que les zouaves étaient ainsi engagés, les carabiniers couvraient leur flanc gauche, et, sans aborder l'ennemi d'aussi près, ils échangeaient avec lui une vive fusillade. Quant à l'artillerie, dès que les zouaves se furent rapprochés des corps garibaldiens qui occupaient les hauteurs, elle dut nécessairement cesser de diriger ses coups contre eux, et elle les concentra sur le château.

Garibaldi, voyant les pontificaux arrêtés sur leur front, voulut tenter de les déborder sur les ailes et de les envelopper. Deux fortes colonnes sortirent de Mentana, l'une par le sud, l'autre par le nord. Au moment où celle-ci débouchait de la route de Gattaciera et marchait vers le mont Santa-Croce pour tourner les pontificaux, la 2e et la 5e compagnie de carabiniers, après avoir franchi derrière les zouaves toute la largeur de la ligne de bataille, allaient prendre position à l'extrémité droite, pour tourner Mentana et couper aux garibaldiens la retraite sur Monte-

Rolondo. Le mouvement tournant de la colonne garibaldienne étant plus allongé que celui des carabiniers, ceux-ci se trouverent tout à coup débordés, mis entre deux feux et presque cernés. Les deux compagnies, se trouvant en face de trois bataillons, durent se replier, mais elles le firent lentement, en manœuvrant avec autant de précision que les plus vieilles troupes sur un champ d'exercice, et en tenant constamment l'ennemi à distance, par un feu parfaitement dirigé et très meurtrier. Ce mouvement fut si bien exécuté que le général de Polhès, qui le suivait des yeux, ne cessait de s'écrier : Cela est magnifique ! Cela est superbe ! Les deux compagnies tenaient ainsi, depuis une demi-heure, contre un adversaire dix fois plus nombreux, et n'avaient cédé que fort peu de terrain, lorsque la 6e et la 7e compagnie, envoyées par le lieutenant colonel Jeannerat, vinrent les soutenir. Une charge de la 6e compagnie dégagna leur droite débordée. Les 4 compagnies réunies prirent alors position le long du chemin de Saint-Antoine, dans un bois d'oliviers situé près des premières maisons, et s'y maintinrent bravement, malgré les pertes considérables que leur faisaient éprouver, sur leur front et sur leur droite, le feu de la colonne garibaldienne et, sur leur gauche, celui partant du village. Malgré la grande supériorité de leur nombre, les garibaldiens n'osèrent pas aborder, à l'arme blanche, la position des pontificaux.

Pour dégager les braves carabiniers, le général Kanzler ordonna au colonel d'Argy de se porter également de la gauche à la droite de la ligne de bataille avec sa légion ; mais le colonel, engagé lui-même sur la gauche avec une partie de sa troupe, ne put envoyer sur la droite que les deux compagnies de Séré et de Vazeille (1re et 4e).

A leur arrivée, les carabiniers reprirent aussitôt l'offensive et se jetèrent à la baïonnette sur la colonne garibaldienne, avec une poignée de zouaves accourus sous les ordres du vaillant lieutenant Lefebvre, et avec les légionnaires, qui chargeaient à leur droite. Les garibaldiens résistèrent bravement ; néanmoins ils furent culbutés, mis en déroute et poursuivis, les uns jusqu'au faubourg, et les autres jusqu'à la route de Monte-Rolondo, à l'endroit où se trouvait l'artillerie ennemie. Une section de la 1re compagnie de la légion, commandée par le lieutenant de Cervale, parvint même jusqu'aux pièces, tua les artilleurs, coupa les traits ; mais, n'étant pas soutenue, elle dut se retirer en se frayant un chemin.

Ce beau succès couvrait de gloire les carabiniers, qui avaient montré autant de discipline que de bravoure, et qui, parfaitement conduits, avaient parfaitement manœuvré ; mais il leur coûtait cher, car ils avaient 40 hommes hors de combat, parmi lesquels le major Castella, grièvement blessé, après avoir eu son cheval tué sous lui, et le sous-lieutenant de Worscheck, tué. Le major Castella, obligé de quitter le champ de bataille, remit le commandement de ses compagnies à un simple carabinier volontaire, fait sans précédent peut-être dans l'histoire des guerres. Il est vrai que ce simple soldat était un colonel, le comte Victor de Courten, qui avait pris la carabine de volontaire.

Après avoir repoussé et poursuivi la colonne de sortie garibaldienne, les quatre compagnies de carabiniers et les deux compagnies de la légion vinrent attaquer le faubourg, à la droite des zouaves, vers le chemin de Saint-Antoine. Ils mirent le feu à une grande *cascina*, où étaient retranchés une centaine de garibaldiens, qui s'y défendaient vigoureusement, mais qui, pressés par les flammes, furent contraints de se rendre. Les carabiniers réussirent à prendre encore quelques autres maisons isolées, et ouvrirent de là le feu contre le reste du faubourg, mais ils ne purent y pénétrer.

Sur leur gauche, les garibaldiens, quoique très supé-

rieurs en nombre, malgré leur bravoure et le talent incontestable avec lequel ils avaient été commandés, avaient donc complètement échoué. Sur leur droite, ils n'avaient pas été plus heureux. Trois compagnies de la légion (6e, 7e et 8e), conduites par le major Ciriot, les avaient tournés et repoussés. La compagnie Durostu (7e) parvint même à pénétrer dans les premières maisons du faubourg, où elle fit une soixantaine de prisonniers. Le légionnaire Longin enfonça la porte d'une maison avec une énorme pierre, et le capitaine, le lieutenant de Kerdel et le sergent Verstraete s'y précipitèrent au milieu de 30 garibaldiens épouvantés, qui jetèrent leurs armes et se rendirent à ces trois audacieux adversaires. Quelques instants après, la compagnie Durostu, menacée d'être entièrement enveloppée dans sa position excentrique, dut abandonner les maisons conquises, et se replia à l'est du bourg, en emmenant les prisonniers.

Le général de Courten crut Mentana prise, et, voyant une foule de fuyards se sauver du côté de Monte-Rotondo, il envoya à leur poursuite un peloton de dragons, sous les ordres du lieutenant de la Rochette; mais ce détachement rencontra de tels obstacles dans la nature du sol, si accidenté et si entrecoupé, qu'il ne put remplir sa mission, malgré l'ardent désir de ses soldats, désolés de ne pouvoir prendre part au combat.

En ce moment, parut au loin la colonne de Troussures, qui avait été détachée par la voie Salaria et qui en arrivait par les Nouvelles-Vignes, menaçant, par conséquent, la ligne de retraite des garibaldiens. Garibaldi, qui, pendant toute l'action, s'était tenu hors du feu, comprit que la journée était irrévocablement perdue et que la retraite allait lui être coupée. Il céda alors à un mouvement de prudence personnelle que l'on peut à bon droit qualifier d'injustifiable lâcheté, et il s'empressa de quitter Mentana, avant que la route de Monte-Rotondo lui fût fermée, abandonnant ainsi, sans direction et sans commandement, des milliers de malheureux qu'il avait fanatisés et entraînés à leur perte. C'est là une tache indélébile, dont jamais Garibaldi ne se pourra laver, et qui ternit l'aureole chevaleresque dont ses partisans s'étaient plu à l'orner. Il devait, s'il avait eu seulement la dixième partie de l'héroïsme qu'on lui prêtait, mourir avec les siens, qui se battaient bravement et se faisaient tuer pour lui; et, si la mort, rebelle à ses vœux, lui refusait les moyens de se soustraire à une responsabilité écrasante, il devait au moins partager le sort, les périls et la captivité de ses soldats. Cette appréciation fut celle de tous les combattants de Mentana, comme elle sera toujours celle de tous les hommes de cœur et d'honneur. Aussi les troupiers français, toujours railleurs et prompts à trouver le mot de circonstance, donnèrent-ils au héros des deux mondes le nom de héros de Monte ton dos, par allusion au nom de Monte-Rotondo, où le fuyard avait été chercher un abri.

(A continuer.)

Le prétendu scandale de la décadence des races latines.

Depuis longtemps, l'état respectif des nations catholiques et des peuples schismatiques ou protestants, donnait lieu à certains rapprochements qui ne laissaient pas que d'étonner, et même de scandaliser bien des esprits. Les ennemis du catholicisme faisaient ressortir avec une complaisance marquée ces contrastes vraiment humiliants à certains égards, et ils ne manquaient pas de jeter sur l'Eglise catholique une responsabilité qui leur semblait écrasante. L'abaissement de l'Autriche en 1866 leur fournit un nouveau thème d'accusation, qu'ils ex-

ploiterent avec empressement. Cependant, tant que la France demeurerait encore debout avec son prestige presque intact, le scandale, comme on l'appelait quelquefois, n'était point encore à son comble; et, notre patriotisme aidant, nous trouvions dans l'état prospère de notre pays une victorieuse réponse à toutes ces déclamations. Mais depuis les désastres inouïs et les humiliations sans exemple que nous avons subis, les adversaires du catholicisme semblent triompher sur toute la ligne. On les entend proclamer sur tous les tons la décadence irrémédiable des races latines—ou plutôt des peuples catholiques; car c'est au catholicisme qu'ils s'en prennent de tous les abaissements et de toutes les dégénérescences survenues aux nations de l'ouest et du midi de l'Europe, tandis qu'on met au compte du protestantisme ou des religions schismatiques toutes les prospérités et tous les triomphes anciens et nouveaux qui semblent le privilège exclusif des races du nord et de l'est.

Il ne saurait être question ici d'aborder sous tous ses aspects très-complexes le problème que nous venons d'indiquer. Pour en donner une solution tout-à-fait complète, il ne faudrait rien moins qu'un livre tout entier. Nous nous bornerons à exposer, quelques rapides considérations, lesquelles suffiront cependant, croyons nous, pour éclairer tous les esprits droits et sincères.

Etant donc admis qu'à l'heure où nous sommes, les peuples catholiques se trouvent, à certains égards, dans un état d'infériorité par rapport aux peuples hérétiques ou schismatiques, il s'agit de savoir (car là est tout le nœud de la difficulté,) si les premiers ont dégénéré parce qu'ils sont catholiques, et si les seconds ont prospéré parce qu'ils ne le sont pas.

Eh! bien, je dis que la réponse à cette question ne peut être qu'absolument négative. En effet, quiconque a seulement feuilleté l'histoire, sait fort bien que les races latines ont eu leurs périodes d'épanouissement et de gloire incomparable, et cela justement au moment où la vie religieuse et catholique circulait avec plénitude dans leurs mœurs et leurs institutions. Quand donc ont-elles commencé à décliner? C'est à partir du jour où la fibre religieuse et catholique est venue à se relâcher en elles. Et pourquoi se trouvent-elles en ce moment dans une situation si abaissée? Parce qu'elles se sont laissées envahir par un mal qui est, de son essence, la chose du monde la plus anti-catholique: *l'esprit révolutionnaire*.

Il faut constater ici un phénomène très étrange, je l'avoue, mais aussi réel qu'il est décisif au point de vue un problème qui nous occupe. Ce phénomène, dont nous aurons à rechercher plus loin les causes, c'est que l'esprit de la révolution, qui est certainement le fruit et la dérivation naturelle de la révolte religieuse du xvii^e siècle, s'est infiltré, s'est développé et propagé beaucoup plus parmi les nations catholiques, que chez les nations qui ont divorcé avec l'unité religieuse. Les premières ont répudié le principe de la Réforme, et en ont admis les conséquences; les secondes au contraire, ont eu la sagesse de repousser les conséquences, tout en acceptant le principe.

Voyez, par exemple, l'Angleterre. Malgré sa rupture avec le catholicisme, nul peuple n'est demeuré plus foncièrement conservateur en matière sociale et religieuse. Dans ce pays, dit un écrivain qui fait autorité, " tous les hommes éclairés voient dans la religion chrétienne le principe de la civilisation moderne, la source de la prospérité générale et le fondement de la liberté. L'opinion contraire n'est jamais soutenue par un écrivain pré-tendant à l'estime de ses concitoyens; elle serait considérée comme une attaque formelle contre la société. Ceux qui tenteraient de propager, à cet égard, les paradoxes ayant chez nous un cours habituel, seraient exclus

de toute réunion respectable. On admet comme une vérité expérimentale et comme un axiome que la religion est le point de départ de tout progrès; qu'elle n'en peut compromettre aucun, et que, même dans l'ordre économique, elle est un moyen indispensable de succès.

« Les hommes d'Etat, les savants, les littérateurs, les artistes; ceux qui occupent dans le gouvernement, dans l'armée, dans l'administration, dans l'agriculture et dans l'industrie les situations les plus éminentes, tous ceux enfin qui peuvent prétendre à diriger l'opinion publique, s'empressent en toute circonstance de manifester hautement ces convictions. Il n'est point de solennité publique où le culte n'apparaisse... Tout homme parvenu aux rangs supérieurs de la société sait qu'il se flatterait vainement de fixer, pendant une suite de générations, dans sa famille, l'amour du travail, les bonnes mœurs et le bien-être qui en découle, s'il n'assurait d'abord chez ses enfants, à l'aide des principes religieux, la continuité des bonnes traditions qu'il a lui-même reçues de ses pères. Les convictions qui s'appliquent à la direction de la famille, s'étendent avec la même efficacité au gouvernement de la commune, de la province et de l'Etat. L'ordre public ne paraît être garanti, quels que soient les sentiments religieux des classes inférieures, que si les classes dirigeantes trouvent dans de fermes croyances le mobile de leurs actions et le principe de l'autorité qu'elles exercent. » (*La Réforme sociale*, par M. Le Play.)

Admettons, si l'on veut, qu'il y ait quelque empreinte d'exagération dans ces appréciations de l'éminent publiciste: toujours est-il qu'elles demeurent exactes et vraies quant à la substance.

Or, si l'Angleterre a gardé tant d'éléments de vie chrétienne, l'honneur en revient tout entier, non pas à la réforme d'Henri VIII ou de ses successeurs, mais bien au sens judicieux de cette grande race anglo-saxonne, à son tempérament essentiellement conservateur, je dirai volontier à ses instincts catholiques. Car, en dépit de tous les préjugés antipapistes qui l'ont égaré, le peuple anglais a maintenu une foule de traditions, de pratiques, de croyances qui sont autant de restes très-vivaces de son ancienne religion. Pour ce qui est de sa constitution politique et de ses admirables institutions locales qui font sa force et sa gloire, on sait aussi que c'est dans son passé catholique qu'il en faut chercher l'origine.

Il résulte très-clairement de tout cela qu'on ne peut en aucune façon attribuer les prospérités de la nation anglaise aux nouvelles croyances ou institutions religieuses qu'elle s'est données au XVII^e siècle, mais bien, je le répète, à ses qualités naturelles, et aussi à ces profondes empreintes de catholicisme qu'elle a gardées.

Nous en dirons à peu près autant du peuple russe. La force de cet immense empire réside principalement dans ces paysans aux mœurs patriarcales, dont nos soldats ont admiré en Crimée la piété fervente, bien que peu éclairée. Ces masses appartiennent sans doute pour la plus grande partie au schisme; mais elles n'y appartiennent que d'une manière inconsciente, pour ainsi dire; et du plus grand nombre au moins on peut affirmer que ce sont des catholiques à l'état latent.

Quant à la Prusse luthérienne, il est incontestable que ses succès sont dus, pour la plus grande partie, à ses vertus naturelles, telles que l'esprit de discipline et la persévérance dans le travail. Mais ces qualités, voudrait-on prétendre qu'elles sont un effet propre du protestantisme? On se tromperait étrangement, car enfin l'histoire nous montre ces mêmes qualités s'épanouissant avec autant ou plus d'éclat encore chez certains peuples païens, les Romains, par exemple.

C'est qu'en effet il existe un fond, un *substratum* de vertus naturelles qui sont, jusqu'à un certain point, in-

dépendantes de la religion surnaturelle. — Néanmoins, il est vrai aussi qu'elle ne reçoivent que de cette dernière leur perfection et leur complet développement. Et voilà pourquoi on remarquera toujours dans les civilisations non catholiques des côtés et des revers affreusement repoussants. Il n'y a guère d'exemple, dans l'histoire, d'une politique plus immorale et plus honteuse que celle qui a présidé à la formation et aux développements de la Prusse. La dernière guerre que cette puissance nous a faite a été marquée par des traits de barbarie et de rapacité féroce qui rappelaient parfois les plus hideux souvenirs de l'histoire des Vandales. Si les accusateurs du Catholicisme tenaient quelque peu à garder les apparences de l'impartialité, ils ne devraient point oublier ces choses. Vous portez à la gloire du Protestantisme des qualités naturelles qui ne lui appartiennent nullement; portez donc aussi à sa charge les méfaits et les crimes qui ont tout au moins quelque connexion logique avec ses doctrines!

Non, le Protestantisme n'a rien à revendiquer dans les succès de la Prusse, pas plus que l'Anglicisme ou le Phocianisme dans les prospérités de l'Angleterre ou de la Russie.

Encore moins faudrait-il rendre le Catholicisme responsable des défaites et des abaissements de la France. La suprême injustice d'une pareille accusation pourrait au besoin se démontrer par un fait éclatant que tout le monde a pu constater dans la dernière guerre.

S'il était vrai que le Catholicisme fait nécessairement dégénérer les peuples, qu'aurions-nous vu au moment où la France a été envahie par l'Allemagne? Evidemment, les provinces les plus catholiques de notre pays auraient donné au plus haut degré l'exemple de la défection et de l'aplatissement; et, au contraire, l'énergie patriotique se serait montrée à sa plus haute puissance dans les provinces qui n'ont plus, pour ainsi dire, rien de commun avec le Catholicisme. Or, est-ce là ce qui a été vu et observé? Non, c'est précisément l'inverse. On a constaté avec douleur qu'il s'est trouvé des populations qui ont trop faiblement acquitté leur dette envers la patrie, et dont l'attitude en face de l'ennemi nous faisait parfois rougir de porter le nom de Français. Je ne nommerai point ces populations, mais ce que je puis dire et ce qui est trop notoire, c'est qu'elles n'appartiennent pas aux provinces les plus renommées pour leur ferveur religieuse.

En revanche, les pays où la foi catholique a conservé son empire, tels que l'Alsace et la Bretagne, pour ne point en nommer d'autres, ont fait preuve d'un dévouement patriotique qui aurait sauvé la France, si les autres provinces avaient concouru dans la même proportion à la défense commune. Je sais bien qu'on a pu reprocher à la Bretagne, Conlie et ce qui en a été la triste suite; mais, en vérité, pour amener ces résultats, pour gaspiller ces ressources, ces forces, ces énergies, il a fallu des prodiges d'ineptie, dont on ne voudra point apparemment faire peser la responsabilité sur la loi armoricaine. En dépit de cela, et malgré quelques taches sur sa robe d'hermine, la vieille Armorique a porté bien plus que sa part du fardeau de la guerre. Ses fils ont montré qu'ils savaient souffrir et mourir noblement. Et pourquoi? Parce qu'ils ne se prenaient pas pour de pures machines, et qu'ils ne cédaient point, comme tant d'autres, à la furieuse tentation de dérober ces précieuses machines aux coups de l'ennemi.

Que n'aurais-je point à dire de ces soldats catholiques par excellence, de ces zouaves de Pie IX, qui ont forcé leurs plus grands ennemis (je ne dis pas les Prussiens, mais les journalistes mécréants) à proclamer leur bravoure sans pareille et leur dévouement incomparable?

Ce seul exemple en dit assez à tout homme de bonne foi.

La France a été vaincue non point parce qu'elle était catholique, mais parce qu'elle n'était pas assez catholique, et surtout parce qu'elle était beaucoup trop révolutionnaire.

R. P. TOULLEMONT, S. J.

Le clerge et le service militaire.

L'immunité du service personnel est fondée sur l'équité et le droit naturel.

Pie IX écrivait le 29 septembre 1864 à l'évêque de Mondovio : " Nous avons reçu, avec beaucoup de plaisir, les deux opuscules que vous avez écrits et publiés et dans l'un desquels vous attaquez cette loi pleine d'injustice proposée dans votre pays contre les ordres religieux, tandis que vous combattez dans l'autre cette loi toute aussi inique proposée dans le même pays pour imposer aux clercs le service militaire. Et, en effet, ces lois injustes, complètement opposées à tous les droits divins, ecclésiastiques et humains, méritent d'être réprochées et condamnées."

Le même Pie IX, dans une allocution adressée le 12 mars 1867 aux cardinaux de la sainte Eglise, proteste contre la violation des droits de l'Eglise et dit en parlant du service imposé aux clercs : " Nous avons dû voir avec la plus grande tristesse les jeunes clercs, l'espoir de l'Eglise, méchamment arrachés du sanctuaire et forcés, à l'âge même où ils devraient se consacrer solennellement à Dieu, à recevoir le baudrier de la milice séculière, et à mener un genre de vie qui diffère si complètement de leur éducation et de leur vocation "

Aussi, les empereurs et les rois chrétiens ont tous si bien compris que la vie militaire est impossible aux clercs, qu'ils ont en soin de porter des lois pour les exempter de la milice, ou, pour mieux dire, pour constater et reconnaître l'équité naturelle qu'il y a d'exempter du service des rois de la terre ceux qui sont profession de servir à l'autel et qui combattent dans l'armée du Roi des rois contre le vice et le mal.

Nous n'ignorons pas ce que nos adversaires opposeront à ces raisons : il faut, diront-ils abroger le privilège ! Pourquoi les élèves instituteurs sont-ils exemptés du service militaire ? En vain, on peut faire passer sur la société le niveau égalitaire ; toujours il y a des privilèges, et, hâtons-nous de le dire, il doit y en avoir, parcequ'il y a des services auxquels certaines catégories de personnes doivent, selon l'équité, être soustraites pour la raison qu'elles y satisfont équivalement d'ailleurs. Or, les prêtres, et les aspirants au sacerdoce sont de ceux-là ; ils rendent déjà, ou ils sont appelés à rendre à la société, des services d'ordre et de police plus considérables qu'une compagnie de soldat ou un peloton de gendarmes. Ils ont donc droit de ce chef à l'exemption de la milice, et, comme on dit, au privilège, à l'immunité personnelle des clercs.

En définitive, dirons-nous avec le cardinal Pie, les sociétés humaines ne gagneront jamais rien à méconnaître une institution divine. Nous disons que l'immunité de l'Eglise se rattachant à un droit divin, aussi longtemps qu'il restera ici-bas vestige du christianisme dans les esprits, la notion de l'immunité ecclésiastique subsistera. Nous n'avons pas l'intention, à propos de l'exemption des clercs, de faire un traité *ex professo* sur la matière des immunités. Qu'il nous suffise de citer ces deux propositions où Mgr Pie ramasse et résume tout l'enseignement catholique touchant les immunités :

" Première proposition : Dans la personne du chef de

" l'Eglise, l'immunité est absolument d'institution divine ; c'est pourquoi elle est inaliénable et imprescriptible.

" Seconde proposition : Dans l'épiscopat et le reste du corps ecclésiastique, elle a pareillement son fondement dans un droit divin ; et, de plus, en tant qu'elles s'est formulée et développée moyennant le droit positif, ou canonique ou civil, elle ne peut être légitimement abrogée sans le consentement de l'Eglise qui sera toujours accompagnée de certaines conditions et de certaines réserves, ce qui repose sur le droit divin ne pouvant et ne devant, dans aucun cas, être totalement abandonné."

(Oeuvres, tom. v. p. 352.)

Deux tombereaux de Religieuses.

Dans ces deux tombereaux se trouvaient Madame de Laval Montmorency, abbesse des Carmélites de Montmartre, âgée de près de 80 ans et seize de ses filles, condamnées avec elle à la peine de mort par le comité du salut public de Paris, en 1793. Ce tombereau les conduisit à l'échafaud, à la mort. Sur leur passage on les insultait ; et quelles insultes !... mais elles, souriantes, elles chantaient un cantique à Marie.

La tranquille et majestueuse assurance de ces femmes transporta de fureur une centaine de brigands qui avaient pris leur copieuse part du banquet ; avinés, l'écumé à la bouche, le bâton à la main, ils s'élançèrent vers les charrettes, en criant :

— Silence, silence aux condamnées ! Au lieu de leurs *Oremus*, qu'elles chantent la *Marseillaise* !

— Oui ! oui ! la *Marseillaise* !

— Elles vont partir de ce monde... Le *Chant du Départ* ? le *Chant du Départ* !

— Non ! non ! la *Marseillaise* ! et pendant cet horrible discussion les Carmélites ne cessaient de chanter.

— Les entêtées ! Il faut les faire obéir...

— La *Marseillaise* ! Tout de suite !

— Entendez-vous ? Obéissez au peuple, allons ! Commencez !

Allons, enfants de la patrie...

Mais comme si elles n'avaient rien entendu, comme si elles avaient déjà été délivrées de la vie et emportées bien loin par les Anges, les épouses du Christ continuaient :

Vierge si chère

Aux premiers ans,

Sois notre Mère

Et bénis tes enfants.

Ta volonté par nous sera suivie ;

Oui, nous t'aimons et nous venons t'offrir

Tout notre cœur, nos desirs, notre vie,

Et notre mort, puisqu'il nous faut mourir.

Alors des révolutionnaires arrêterent les charrettes et se mirent à frapper ces femmes aussi résignées que courageuses, malgré les efforts des chefs qui leur criaient de ne pas raver à la guillotine la proie qui lui était réservée. Une des victimes fut blessée grièvement à la tête. Elle perdait son sang à grands flots. Alors on vit une jeune femme s'élançant au milieu des brigands, traverser la mêlée, et s'agenouillant près du tombereau, crier à la religieuse qui va mourir :

— Sainte, qui allez monter au ciel, bénissez-moi !

La martyre, se penchant doucement, détacha son chapelot, tout inondé de sang, et le passa au cou de l'inconnue, en disant d'une voix défaillante :

— Priez pour nous, ma sœur !

Un quart d'heure après, les dix-sept Carmélites faisaient leur entrée au Ciel.

Les actes des martyres contiennent-ils quelque chose de plus héroïque et de plus touchant ?